

chie dans la famille comme il le produit pour les citoyens dans l'ordre civil et politique. Je viens de vous dire quel cas on faisait du mariage, oh bien c'est la même chose pour la famille ; ici les enfants ne sont que des *petits* qu'on cherchera à exploiter s'il y a lieu, et dont on visera à se débarrasser s'ils incommode. — Pourtant, dit l'un, les Américains aiment bien leurs enfants ; qu'on les voie dans la famille. — Oui quand ils sont *petits* ; ils l'aiment comme nous le faisons des *petits chiens* et des *petits chats* qui nous captivent par leurs gentillesses, nous intéressent par leur faiblesse et nous attachent par leur finesse. Mais une fois devenus grands, il en est tout autrement.

Le jeune homme et la jeune fille de 16 à 17 ans ne rencontrent plus de maître, et les parents, bien volontiers, font le sacrifice de leur autorité sur eux. Cette soustraction de l'autorité des parents sur leurs enfants est tellement passée en coutume, que ceux mêmes qui reconnaissent l'absurdité et les graves inconvénients qu'elle entraîne ne peuvent pas toujours s'y soustraire. Savez-vous, me disait un prêtre des Etats, qu'on craint souvent ici d'envoyer les jeunes filles pensionnaires dans les couvents ? parce qu'à leur retour dans le monde, il se fait d'ordinaire une réaction si forte, que la plupart perdent en très peu de temps les leçons de vertu qu'elles ont reçues au couvent, et se laissent aller sans scrupules au torrent des coutumes les plus dangereuses qui furent jamais ; aussi les chutes ne sont-elles pas rares parmi cette jeunesse imprévoyante, ainsi abandonnée à elle-même, ou qu'on ne sait pas soustraire aux dangers qui l'environnent.

Et puis combien de fois n'avez-vous pas rencontré de ces Américains qui, en raison de cette liberté qu'il faut laisser à chacun, ne voulaient imposer aucune religion à leurs enfants, mais les laissaient grandir pour les laisser libres plus tard de choisir celle des croyances qui leur plairait davantage ? Il ne faut pas s'étonner après cela s'il y a plus de la moitié du peuple des Etats-Unis qui est infidèle, c'est à-dire qui ne professe aucune religion. Vous dites que celui qui le veut fait sa religion partout dans les Etats. Oui ! mais est-il toujours bien facile de le vouloir ? Croyez moi, plus on approche des foyers, plus on court risque de prendre feu.

Mais, ajoutâmes-nous encore, j'ai vu un grand nombre de canadiens aux Etats-Unis et je me suis convaincu d'une chose, c'est que la plupart regrettent leur départ du Canada ! et si l'orgueil pour un grand nombre et l'impossibilité pour un plus grand nombre encore ne retenaient nos compatriotes on verrait se former bientôt un courant contraire à celui qui les a amenés ici pour les reporter sur les terres du Canada. Nous en connaissons en effet, qui le feraient de suite s'ils le pouvaient.

Avouez encore une chose ; la plupart des Canadiens ici font ce qu'ils ne faisaient pas en Canada ; s'ils s'étaient montrés sur leurs fermes aussi avarés de leur temps, aussi assidus au travail, aussi soumis à la gêne quant au logement à l'accoutrement etc., ils seraient devenus riches chez eux et n'auraient jamais eu l'idée de s'expatrier ainsi. Puis, nous adressant au plus près de nous : vous êtes père de famille ? oui monsieur. — Quelle est votre occupation ? — Je travaille dans une boutique de forgeron. — Combien y a-t-il d'années que vous êtes ici ? — Il n'y a encore que dix huit mois. — Et combien de jours d'ouvrage avez-vous perdus dans dix-huit mois ? — Trois jours et demi seulement. — Je suis sûr qu'en Canada vous en perdiez plus de quinze par année. — Davantage. — Avez-vous maintenant quelques épargnes ? — Oh pas du tout ; tout passe pour la nourriture et le vêtement.

Ici nous gagnons beaucoup, mais il nous faut dépenser beaucoup. — Avouez donc, mes amis, qu'en travaillant au pays comme vous faites ici, vous auriez pu vous assurer un avenir plus prospère que celui qui vous attend maintenant. — Ah ! si la chose était à reprendre maintenant dit une grosse figure qui s'était toujours tenue en arrière des autres ! Tenez, il y a six ans que j'ai laissé le Canada ; mon vieux père auquel j'ai toujours été très-attaché a à présent 85 ans ; il va bientôt mourir et impossible pour moi de lui faire mes adieux. Je remets le voyage d'une année à l'autre ; mais la même impossibilité se renouvelle toujours. Une absence de trois semaines, voyez-vous, c'est autant de perdu sur les gages, et pendant ce temps-là les besoins de la famille sont toujours les mêmes, et de plus, il faudrait leur ajouter les dépenses du voyage. Pour toutes ces raisons, un tel voyage ne me coûterait pas moins de 100 piastres, et je suis incapable de les mettre de côté.

Nous ne finirions pas si nous voulions raconter ici nos mille aveux de cette sorte que nous avons recueillis de toutes parts.

Pour résumer ces réflexions, que plusieurs de nos lecteurs, nous le craignons, vont peut-être nous reprocher comme une digression hors de propos, nous dirons qu'on peut établir :

1o. Qu'il est bien plus aisé de se faire cultivateur en Canada qu'aux Etats-Unis ; les terres étant ici à plus bas prix et à la portée de tout le monde.

2o. Que le cultivateur, par cela seul qu'il est propriétaire du sol, se trouve dans une situation bien préférable à celle du journalier ou de l'employé de manufacture.

3o. Que la plupart de nos compatriotes à l'étranger, s'ils vivent bien pour le moment, n'en sont pas moins les serviteurs des Américains. Que l'importance même de ceux qui ont quelque avoir est absolument

nulle ou du moins comptée pour rien.

4o. Que le manque d'économie, l'inconduite, la paresse, les habiletés, de courours d'aventures, une suite envie de voir du pays, de satisfaire un penchant pour le luxe, de se soustraire à la contrainte qu'impose la conduite des proches et des amis qui ne consentent que la voie du devoir, etc., etc., ont été pour la plupart la cause déterminante de leur départ du pays ; et que les neuf-dixièmes en arrivant à l'étranger ont reconnu, mais trop tard qu'ils avaient été déçus.

5o. Que la plupart des émigrés s'ils avaient travaillé ici comme ils le font là, s'ils s'étaient montrés aussi avarés de temps et de leurs dépenses qu'ils le sont aujourd'hui, auraient pu se faire ici une situation bien enviable et se mettre en moyen d'établir leurs enfants.

6o. Qu'il n'y a presque pas d'autre moyen pour les canadiens des Etats, de pourvoir à l'avenir de leurs enfants que d'en faire des journaliers ou du moins des ouvriers de manufactures, condamnés par toute leur vie à gagner le pain au jour le jour, et exposés à toutes les éventualités du commerce ou des succès de ceux qui les emploient.

7o. Que la foi de nos compatriotes au milieu de ce peuple d'infidèles, court les plus grands risques, que la pratique de la religion y devient très difficile en raison des scandales qu'on a toujours sous les yeux, que la moralité des enfants surtout est continuellement exposée aux plus grands dangers.

8o. Que les trois quarts au moins de nos compatriotes des Etats croient l'espérance de revenir au pays, mais l'impossibilité d'effectuer le retour rend le plus grand nombre de la vie rangée et responsable qu'il leur faudrait reprendre en voyage le reste.

Les causes de l'émigration étant données les remèdes se trouvent par cela même indiqués. Qu'il nous soit permis d'établir que nous sommes en présence de l'opposé aux croisades que l'on organisa pour amener ici des étrangers, ou pour rapatrier nos compatriotes. Un changement de pays, surtout pour celui qui a famille est un acte trop important, pour le faire dépendre de l'éloquence ou de l'adresse d'agents intéressés plus ou moins habiles. La moralité de nos compatriotes plus ou moins affectée par leur séjour dans les Etats, nous interdit tout effort pour qu'ils aient leur retour comme malgré eux, et nous ne redoutons pas même les nationales étrangères qu'on lui objecterait d'Harriet. Si les Canadiens français comptent aujourd'hui pour quelque chose parmi les peuples de l'Amérique, c'est qu'ils ont eu des contacts leur religion, leur langue et leurs institutions. Qu'on les dirige maintenant en semant parmi eux,